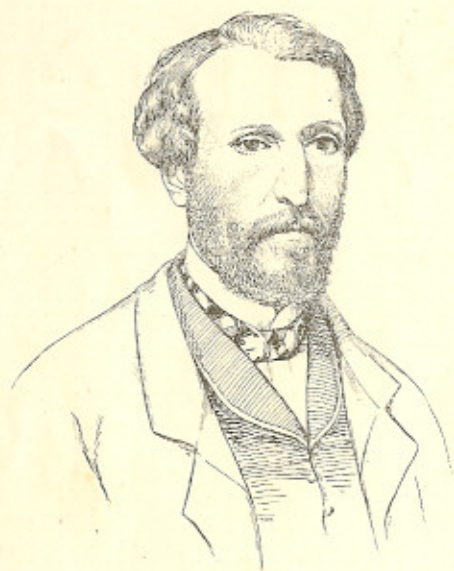




AIMÉ SERRES

NÉ A LA ROCHE-DES-ARNAUDS (H^{tes}-ALPES)

le 13 juin 1813

(Dessin de B. Herlinq.)

AIMÉ SERRES

Furonnières

AVEC SEIZE GRAVURES

DESSINÉES PAR L'AUTEUR

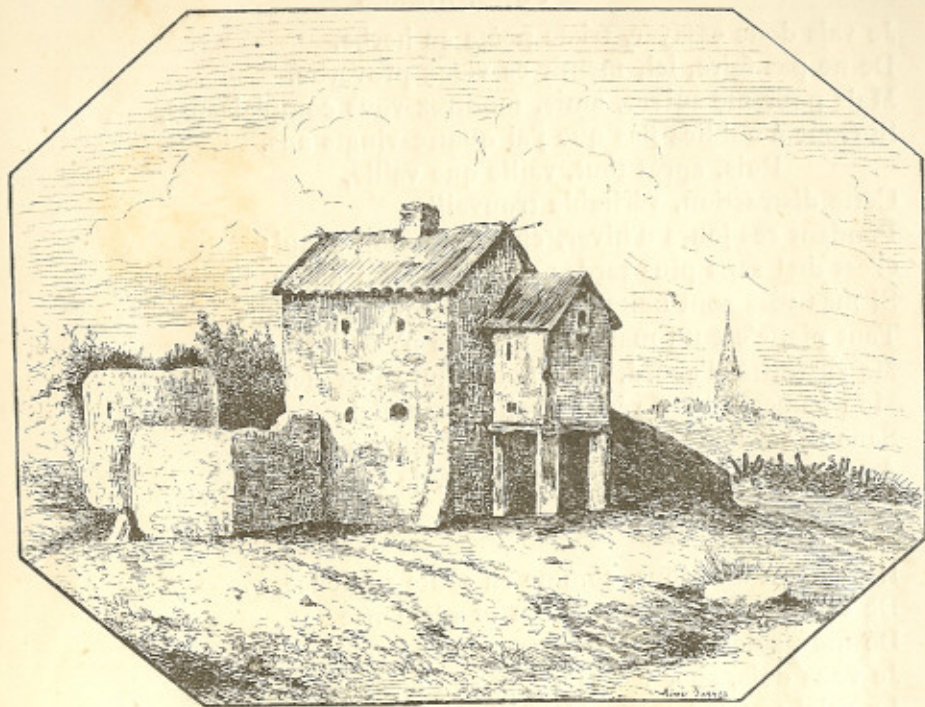


ÉD. CRÉTÉ

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

CORBEIL (S.-ET-O.)

—
1893



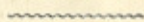
FURONNIÈRES

Avant que la décrépitude
 Pose sur mon cerveau son lugubre éteignoir,
 Je vais, pour me distraire, esquisser une étude
 Sur mon gentil hameau, sur mon pauvre manoir.
 Pour moi, vieux troubadour, à la blanche moustache,
 C'est peut-être assumer une bien lourde tâche;
 Mais, depuis trop longtemps ce projet me sourit,
 Je dois en soulager mon cœur et mon esprit.

Quand la débilité sénile,
 Dit-on, paralyse le corps
 L'esprit, par contre, est plus agile,
 Plus clairvoyant et plus retors.

Je vais donc essayer, triste poète en herbe,
De ne pas faire, ici, mentir ce vieux proverbe.
Mais pour me suivre, amis, montrez-vous complaisants,
Surtout n'oubliez pas que j'ai quatre-vingts ans.

Puis, après tout, vaille que vaille,
Cette distraction, véritable trouvaille
Pendant ces jours d'hiver, charmera mon ennui;
C'est dit! sans plus tarder, je commence aujourd'hui.
Si mes vers sont boiteux, s'ils pèchent par la rime,
Tant pis, c'est un malheur, mais ce n'est pas un crime.
Me distraire d'abord, puis porter jusqu'au ciel
Mon hameau, mon réduit, voilà l'essentiel.
Sans m'en douter, je crois que j'ai fait un exorde
A mon chétif travail et, sans plus, je l'aborde.



Il convient au début, comme en toute audience,
De décliner les nom, prénom et résidence
De mon sujet; avant de croquer son profil,
Je vous dois, cher lecteur, tout son état civil.
Le voici : mon hameau s'appelle Furonnière;
Son prénom est : Sur-Claix, étant sur la lisière
Du village adoré dont on voit, à deux pas,
Le clocher élégant pour moi si plein d'appas.
O Claix! charmant séjour, ô ma chère commune!
C'est là que mon étoile et ma bonne fortune
M'ont fait trouver, enfin, après mille tourments,
Repos, santé, plaisirs et tous les agréments
De la vie en famille et de la solitude.
Ami passionné des champs et de l'étude,
Amateur de jardins, de livres et de fleurs,
Ici j'ai rencontré presque tous les bonheurs
Qu'un vétéran blanchi dans le fonctionnarisme,
A le droit d'exiger, sans le moindre égoïsme.

Je dois en rendre grâce au ciel;

Après l'amertume le miel.

Battu par la tempête, assailli par l'orage
J'ai pu trouver un port dans mon étroite cage.
Sur le velours des prés aujourd'hui je m'étends,
Mais sachez que, pendant bien près de cinquante ans,

J'eus pour siège automatique
Le rond de cuir bureaucratique!
Sur ce passé maudit, je tire le rideau;
Rien que son souvenir me fait froid dans le dos.



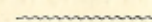
Furonnière a pour cadre un paysage immense
 Que je tiens, avant tout, à mettre sous vos yeux.
 Il est un belvédère, à très courte distance,
 Où, pour le contempler, nous serons pour le mieux.
 Suivez-moi donc, lecteur; si vous voulez me croire,
 De ce pas nous allons escalader Comboire.
 De tous nos environs, c'est le point culminant :
 Donc, pour l'observateur, c'est le plus avenant.
 Cet énorme rocher où je vous accompagne,
 Détaché, Dieu sait quand! des flancs de la montagne,
 En plaine, aux bords du Drac est venu se planter.
 Depuis lors, à tous ceux qui veulent y monter,
 Il tient lieu de balcon; c'est un observatoire;
 Voilà pourquoi, lecteur, je vous mène à Comboire.

L'ascension se fait par un sentier charmant !
 En char à deux chevaux on l'aborde aisément.
 Dans ses rochers boisés, l'ingénieur militaire
 A grands frais a creusé ce redoutable fort,
 Que vous voyez d'ici, ce grand quadrilatère,
 Hérissé de canons, pourvoyeurs de la mort.
 Malgré le poids des ans, à l'ardeur qui m'anime,
 Nous toucherons bientôt à la plus haute cime.
 Arrivés au sommet, sur ce moelleux gazon,
 Asseyons-nous tous deux devant cet horizon.
 Soyez prudent surtout. Craignez-vous le vertige ?
 De ce jeune bouleau saisissez bien la tige;
 Nous sommes sur le bord d'un abîme effrayant
 Et le gouffre, dit-on, parfois est attrayant.
 Installés maintenant devant ce grand tableau,
 Élargissons nos yeux et crions : Que c'est beau !

Que c'est grand, ô mon Dieu! quel coup d'œil magnifique,
 Sublime, ravissant; quelle scène magique!

C'est un paysage idéal!

Oui, je mets au défi le plus fameux touriste,
 Du pôle nord au pôle austral,
 D'en trouver un pareil à noter sur sa liste.



Votre œil inassouvi par cet aspect d'ensemble,
 Voudrait s'initier au plus petit détail;
 Je vais vous contenter de mon mieux, mais je tremble
 De rester en chemin, fourbu par ce travail.
 Au nord, c'est le massif de la Grande Chartreuse,
 Enserant le couvent, thébaïde fameuse,
 Où les pieux enfants du noble saint Bruno,
 Le vieux pêcheur contrit et le jeune étourneau,
 Tous les désespérés ayant horreur du monde
 S'enfouissent, vivants, cherchant la paix profonde.
 La ville de Grenoble, aux pieds du mont Rachais,
 Avec ses hauts remparts, ses forts et ses clochers
 Se mire dans les eaux tranquilles de l'Isère;
 Ville selon mon cœur, ville que je préfère,
 En montagnard fidèle, en parfait Dauphinois,
 A toutes les cités que je vis autrefois.
 Du Casque de Néron jusqu'à la dent de Crolle,
 De tous côtés l'on voit comme une ronde folle
 De pittoresques monts, de vallons, de coteaux,
 Parsemés de villas, de fermes, de châteaux.
 Plus à l'est — saluons : c'est le Graisivaudan!
 Perle du Dauphiné, terre de Chanaan,
 Qui rappelle si bien cette terre promise
 Aux Hébreux affamés par le divin Moïse.
 Pays béni du ciel, toujours tu fus cité
 Pour tes sites riants et ta fécondité.
 Arrière le désert! — Arrière la misère!
 Cette large vallée, où s'attarde l'Isère,
 En méandres capricieux,
 N'est qu'un jardin délicieux,
 Un bijou, détaché du paradis terrestre,
 Richement enchâssé dans cet écrin alpestre.

Maintenant, cher lecteur, voyez-vous, au levant,
Ce gigantesque mur, ce long rempart géant ?

Des Alpes c'est la grande chaîne
Qui du nord au midi, en limitant la plaine,
Forme, par sa hauteur, la ligne d'horizon.
Tout au fond : le mont Blanc, couvert de sa toison
De neige et de glaciers. Par sa taille il commande
Et préside en Titan à cette sarabande
De pics, aux pieds desquels le beau Graisivaudan
Étale dans la plaine un limon fécondant.
Devant nous, admirez ce cordon de verdure
Ce chapelet sans fin, interminable lé,
D'arbres aux verts rameaux, à la haute stature
Qui relie, en berceaux, Grenoble au pont de Claix.
C'est le cours Saint-André, la route sans pareille.
Jamais, dans leur orgueil, ni Bordeaux, ni Marseille,
Ni Lyon, ni Paris, grands centres populeux,
N'auront un vestibule aussi majestueux.
Le cours mesure, en long, plus de huit mille mètres,
Bordés, sur quatre rangs, de tilleuls et de hêtres,
De platanes touffus, d'érables et d'ormeaux.
Dans ses fossés profonds, courent de belles eaux
Qui s'en vont, bouillonnant dans leur étroite gaine,
Arroser des jardins et féconder la plaine.

~~~~~  
Au bout de notre cours, l'un à l'autre accolés,  
Se trouvent les deux ponts qu'on nomme : ponts de Claix.  
Le plus haut, le plus vieux, bâti par Lesdiguière,  
En baron féodal porte sa voûte altièrè ;  
Du haut de sa grandeur il toise son rival  
Et le prend en pitié comme son piédestal.  
Le pont neuf, j'en conviens, est beaucoup plus pratique ;  
C'est le mot consacré, le terme de boutique  
Trouvé par l'ingénieur, quand il veut trop souvent  
Par amour de la ligne abattre un monument.  
De ces deux œuvres d'art l'accouplement grotesque  
A détruit, selon moi, tout l'effet pittoresque.  
Mais, laissons le moderne et son goût positif  
Et prenons le midi pour nouvel objectif.

Vers ce point cardinal les montagnes s'abaissent ;  
Les deux vallons à pic du Drac et de la Gresse  
Débouchent au milieu de mamelons boisés,  
Surgissant au hasard, bizarrement posés



LE VIEUX PONT DE CLAIK.

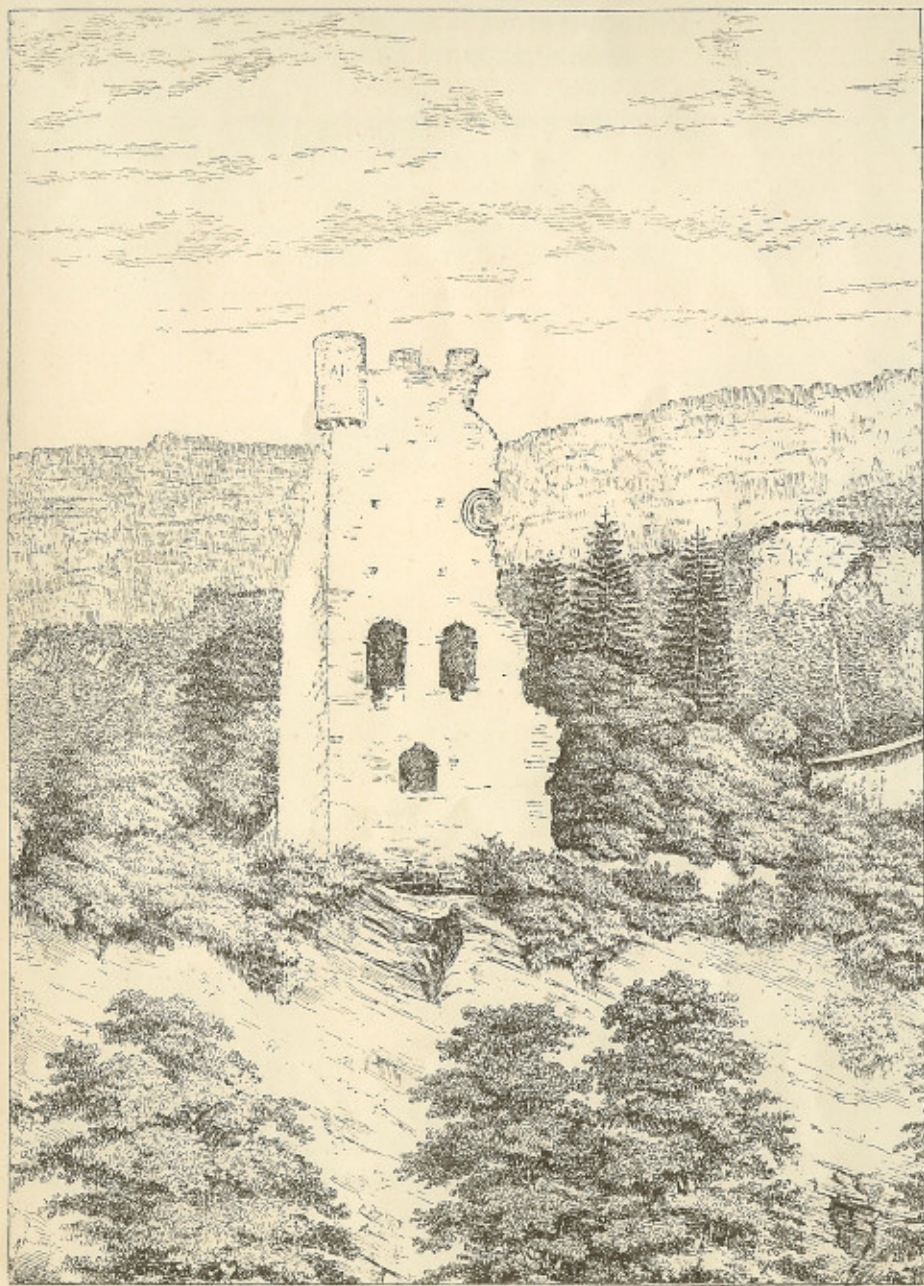
Et bizarres d'aspect. Le vieux château d'Allières,  
Bien déchu ! mais jadis grande gentilhommière,  
Domine son plateau, rappelant au puissant,  
Que le sort des châteaux et des rois est changeant.



Non loin de ce manoir se trouve la cascade  
 Qui, souvent, fut pour nous un but de promenade;  
 Un but de pêche aussi, car ses limpides eaux,  
 Tombent, en écumant, du haut d'un précipice,  
 Et forment, dans les prés, plusieurs petits ruisseaux  
 Où foisonnent la truite et surtout l'écrevisse.  
 Encor plus près d'ici, portez votre regard;  
 C'est Claix! mon charmant Claix! c'est son grand boulevard,  
 Son clocher qui pour moi fut le plus beau du monde  
 Et sa ruine, bistrée, au soleil qui l'inonde.

Dans un pli de terrain, au penchant du coteau,  
 Se réchauffe gaîment mon séduisant hameau.  
 Et c'est là que, tapi dans son nid de feuillage,  
 Repose, en plein midi, mon modeste ermitage.  
 Vite! Tournons nos pas vers eux; en descendant,  
 Nous pourrions contempler les sites du couchant.  
 Quittons, non sans regrets, cette page sévère,  
 Ce tableau grandiose, aux charmes inouïs;  
 Le verso du feuillet donnera, je l'espère,  
 Quelques nouveaux plaisirs à nos yeux éblouis.

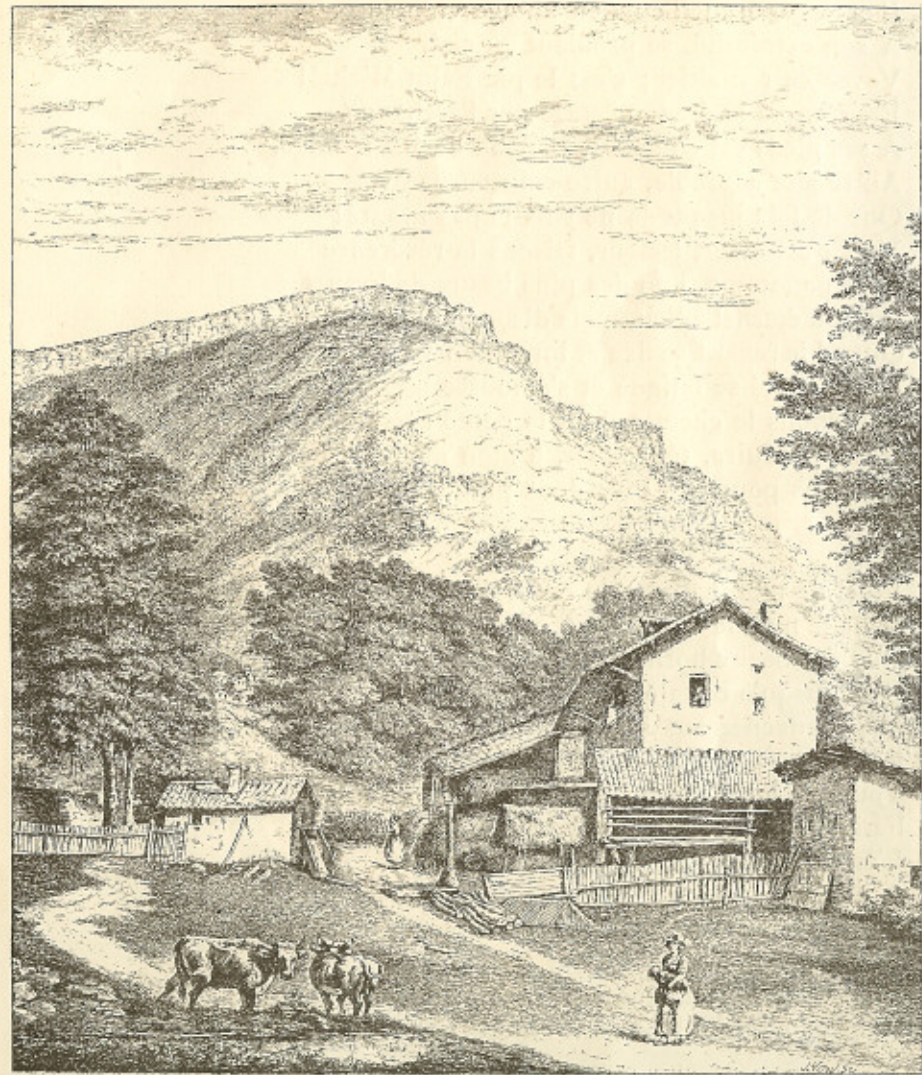
Tout d'abord, devant nous c'est le mont Moucherotte,  
 De ce chaînon alpin la cime la plus haute;  
 Point de vue admiré du touriste amateur,  
 Pour sa large envergure et sa grande hauteur.  
 Adieu les beaux lointains, aux lignes indécises!  
 Tout est au premier plan; les formes sont précises.  
 Et ne dirait-on pas qu'un géant surhumain  
 A déplacé ce mont, l'a mis sous notre main?  
 La montagne est si près, que pour en voir la crête  
 On doit lever les yeux et renverser la tête.  
 Son crâne est dénudé, mais sur tous ses coteaux,  
 Sont accrochés des bois, des vergers, des hameaux.  
 A sa droite, on peut voir les trois roches jumelles  
 Qui reçurent pour nom celui de : Trois Pucelles;  
 Très justement, ma foi! car nul talon humain,  
 De leur virginité n'a trouvé le chemin.



LA RUINE DE CLAIK.



Aux flancs du Moucherotte est encor la Corniche,  
Long ruban de rochers dont les escarpements



LA FERME TORRENT, A COSSEY.

Font rêver de châteaux bâtis par les Titans.  
C'est dans ses plis abrupts que le grand aigle niche.



Immense écran de pierre, il mure en s'allongeant  
 Et dérobe à nos yeux les lointains du couchant.  
 Des verdoyants taillis lui servant de ceinture,  
 Il émerge, orgueilleux, en longue crénelure.  
 A son extrémité, se profilant au ciel,  
 Voyez ce roc altier; c'est le pic Saint-Michel!  
 Et, comme le dragon écrasé par l'archange,  
 A ses pieds est couché le plateau de Saint-Ange,  
 Autre site adorable, autre coin enchanté.  
 Que de fois jusque-là ne suis-je pas monté!  
 Mais c'est assez, lecteur, faisons la révérence  
 A ce panorama, l'un des plus beaux de France.  
 Point d'éternel adieu, mais disons : au revoir.  
 Quand le regard se fixe et lorsqu'on veut trop voir,  
 La curiosité se fatigue et s'émousse.  
 Reprenons le chemin dont la pente assez douce  
 Nous conduira, tout droit, à mon modeste enclos  
 Où nous pourrons tous deux prendre quelque repos.

~~~~~

Voici de mon hameau le cadre étincelant!
 Dans le monde des arts on a dit, bien souvent,
 Que des beaux horizons, l'Océan tient la corde.
 Oui; jusqu'à certain point, je l'admets, je l'accorde.
 Mais convenez aussi qu'il suffit d'un instant
 Pour lasser le regard, même le plus constant.
 Tous ces lointains brumeux, cette ligne infinie,
 Fatiguent notre esprit par leur monotonie.
 L'ennui naquit, un jour, de l'uniformité,
 A dit, avec raison, un éminent poète;
 C'est, à mon humble avis, la vérité parfaite.
 Dans la montagne, ici, tout est variété;
 Tout change à chaque pas, comme font les images
 D'un volume illustré dont on tourne les pages.

~~~~~

Pour peindre à larges traits le grand panorama  
 J'avais pris du Poussin la palette historique;  
 Je la pose, et j'emprunte au célèbre Hobbema  
 Son pinceau délicat mais de mode rustique.



LA CASCADE DE JAYÈRES.



Quand on change de genre, on change d'instrument;  
J'en avais un à corde et j'en prends un à vent.  
Du haut de l'Hélicon, en tombant chez Tityre,  
Vive le chalumeau! diable soit de la lyre!  
Au grand style ampoulé je fus toujours rétif;  
Parlez-moi, s'il vous plaît, du simple, du naïf.  
N'imposez pas de règle à moi, vieil Allobroge;  
Avec intention je la fuis, j'y déroge.  
Quant au bout de ma plume, il arrive parfois  
Un mot un peu scabreux, un terme un peu gaulois,  
Je le saisis au vol; sans tarder je l'édite  
Et, pour en trouver un, très souvent je médite.  
Ah! si je vous disais, qu'ayant quatre-vingts ans,  
C'est à la folle ardeur, à la fougue des sens,  
A l'amour malheureux, à l'amour seul qu'est due  
Cette monomanie qui m'use, qui me tue,  
Vous ririez à mon nez, comme font les bossus.  
Vous me diriez : Le monde est sens dessous dessus;  
Quel est donc cet amour qui brûle et vous consume?  
Rassurez-vous, lecteur, c'est l'amour... de la plume!  
Dans mon esprit, hélas! c'est le coup de marteau  
Frappé, tardivement, par la muse Érato.  
Cet amour insensé qui me tient et qui m'use,  
N'est qu'une sottise ardeur pour cette folle Muse.  
Je suis à sa merci, par trop tard, je le sens,  
En commettant ces vers qui manquent de bon sens;  
Et j'oublie en distrait, tant ma verve s'emporte,  
Que depuis bien longtemps je vous tiens à ma porte.  
J'ai dit porte, je crois, au lieu de grand portail;  
C'en est un cependant et d'un riche travail.

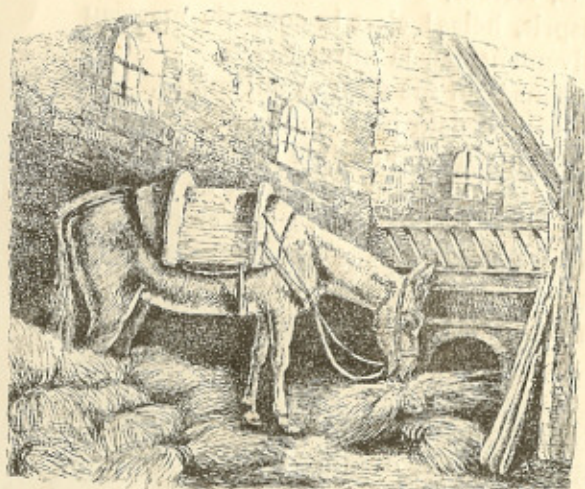
---

Avant de le franchir, veuillez encor permettre  
A mon bagout sans fin, d'imiter l'affreux maître  
De la belle Fatma; voici son boniment.  
Ah! je n'y change rien, je le donne crûment :  
« Entrez, entrez, messieurs, suivez, suivez le monde,  
Venez voir les appas de cette fille blonde!  
Et pour voir le dessus et pour voir le dessous,  
Ça ne coûte pas cher : dix centimes, deux sous! »



Ici c'est bien moins cher, car pour voir Furonnière,  
L'admirer par devant, l'admirer par derrière,  
Dans les moindres détails, contempler ses atours,  
C'est gratis! c'est pour rien! que j'offre mon concours.  
...Ce récit commencé dans le goût pittoresque  
Si je poursuis ainsi, tombe dans le burlesque.

Encore une digression!  
Décidément, rien ne m'arrête;  
Chez moi, l'imagination  
A tout détraqué dans la tête,  
Si solide autrefois. Depuis que j'ai commis  
Quelques vers mal tournés, la folle du logis  
Dans mon esprit commande en maître;  
Et quant à la raison, ma foi, qu'elle aille paître!



UF! De la porte, enfin, laissons les bagatelles;  
Ma blague s'aplatit, j'en serre les ficelles.  
Entrez donc, s'il vous plaît, trop indulgent lecteur;  
Je reprends, à l'instant, mon rôle de conteur.  
C'est un enchantement! car tout d'abord s'étale  
Devant nous, une allée ombreuse et magistrale,  
Offrant sur ses deux bords un lierre toujours vert.  
D'un lit de sable fin tout le sol est couvert.  
Nous avançons, ravis de marcher, sans secousse,  
Sur ce tapis moelleux, aussi doux que la mousse.  
Des deux côtés : des fleurs, des arbres variés  
Aux rosiers, aux lilas se trouvent mariés,  
Et des plantes de choix, dans les deux plates-bandes,  
Accompagnent l'allée en deux larges guirlandes.  
Mais, arrivés au bout... Quelle déception!  
Au lieu d'un beau château... c'est ma vieille maison  
Que l'œil désappointé du visiteur découvre.  
Ses murs sont lézardés et le toit qui la couvre,  
Affaîssé par les ans, tombe de vétusté.  
Elle est certainement rustique et sans beauté;  
Eh bien! dût-on m'offrir, en échange, Versailles,  
Que je refuserais, tant ces pauvres murailles  
Ont de charme pour moi, sont chères à mon cœur.  
Car c'est dans ces vieux murs que le lot de bonheur  
Qui me fut départi sur cette triste sphère,  
Est venu me trouver, et que les mauvais jours  
De mon sort agité, de mon temps de galère  
Ont pris fin; un peu tard, hélas! mais pour toujours.  
Ici, j'ai revêcu, refait mon existence,  
Raffermi ma santé, trouvé l'indépendance!



Dédaigneux du passé, sans craindre l'avenir,  
 Ici je me cramponne, ici je veux mourir.  
 ...Mais le plus tard possible, oh ! rien, non rien ne presse !  
 Dans mes quatre-vingts ans, un regain de jeunesse,  
 Me donne espoir d'atteindre à mes quatre-vingt-dix.  
 Dieu veuille m'exaucer ! que le *De profundis*,  
 Que ce funèbre chant, cette oraison dernière,  
 Ne soit pas, de longtemps, récité sur ma bière !  
 Amen !

Et maintenant, en hâte, procédons  
 A l'examen complet de mes chères maisons.  
 Commençons, c'est de droit, par notre grand cottage.  
 Sur le rez-de-chaussée, avec un seul étage,  
 Il est, comme on le dit plaisamment à Bordeaux,  
 (Charmante expression), il est : bas de cerveau.  
 Il peut bien mesurer, en long, trente-deux mètres ;  
 Mais, en revanche, il n'a que huit mètres de haut.  
 Sans gasconnade, alors, je puis bien me permettre  
 De trouver que c'est là son principal défaut.  
 Sa façade, au midi, donne sur la terrasse.  
 Nous appelons ainsi ce long et large espace  
 Où nous sommes assis. C'est l'habituel parloir ;  
 On peut s'y prélasser, du matin jusqu'au soir.  
 Six platanes touffus, au feuillé large et sombre,  
 Y maintiennent, toujours, et la fraîcheur et l'ombre.  
 Que voyons-nous d'ici ? cinq portes à vantaux  
 Dont les vitrages sont à très larges carreaux,  
 Donnant accès et jour à cinq pièces étroites ;  
 Ou, pour parler plus juste : à cinq petites boîtes.  
 La cuisine se trouve à gauche et fait le coin :  
 Mais, de grâce, halte-là ! Oh ! n'allons pas plus loin ;  
 Car vous n'attendez pas de moi, je m'imagine,  
 Que j'aie vous décrire en détail ma cuisine,  
 En vanter les apprêts ? Je dirai, simplement,  
 Qu'ils sont bons quelquefois, mauvais le plus souvent,  
 — Sans vouloir cependant du cordon bleu médire.  
 De la salle à manger, je n'ai rien à vous dire,  
 Sinon qu'elle est aussi très basse de cerveau ;  
 Pour s'y tenir debout, on quitte son chapeau.



COTTAGE DE FURONNIÈRES.



Elle est, malgré cela, gentille et très commode  
Et mon bel appétit, très bien, s'en accommode.  
Le salon qui fait suite est un petit fumoir.  
Sommes-nous plus de quatre ? on ne sait où s'asseoir.  
Passons au grrrand salon, de style Louis seize ;  
Qu'il est grand, qu'il est beau ! comme on s'y trouve à l'aise !  
Il mesure, à lui seul, six grands mètres de long !  
Je puis donc l'affirmer, c'est un très grand salon.  
Ce n'est pas tout encor, car il possède, en large,  
Cinq mètres tout au moins. En voilà de la marge  
Soit pour batifoler, soit pour donner un bal.  
Oh ! c'est un beau salon... pour un salon rural.  
Nous n'avons plus à voir que la cinquième pièce,  
Mais, pour y pénétrer, je manque de hardiesse.  
C'est un vrai dépotoir ; c'est un capharnaüm,  
Je décline l'honneur d'en être le barnum.  
Montons-nous au premier, unique et seul étage ?  
Je le crois superflu. En tout, il se partage,  
Comme au rez-de-chaussée, en cinq compartiments,  
Tous pareils à ceux-ci, de tous points ressemblants.  
Ils sont appropriés à cinq chambres de maître.  
Inutile dès lors de les faire connaître.  
— Je vous avais promis, mais un peu sans raison,  
De vous faire tout voir dans ma vieille maison ;  
Et d'abord son devant, ensuite son derrière.  
Que reste-t-il à voir dans cette pétaudière ?  
Un cabinet de linge, un cabinet de bain,  
Des chambres de valets, un vieux pressoir à vin.  
Quittons donc, sur-le-champ, cet antique Versailles  
Pour aller visiter mon petit Trianon.

C'est moi qui lui donnai ce gentil petit nom,  
Ce nom qui fait toujours tressaillir mes entrailles.  
De tout ce qu'on y voit j'ai la paternité ;  
Comme père et parrain, c'est mon enfant gâté.  
Or, dans le cœur d'un père, on sait que la nature  
Mit des trésors d'amour pour sa progéniture.  
Je n'entends pas, usant de ce droit naturel,  
Ériger ce perchoir en somptueux hôtel.  
Vous ne me ferez pas, à coup sûr, le reproche



De vous avoir vendu, jusqu'ici, chat en poche.  
 Entrons, sans plus attendre et, de vos propres yeux,  
 Vous verrez si je suis par trop élogieux.  
 Déjà nous avons dit que mon petit cottage,  
 Tout comme le plus grand, n'a qu'un unique étage.  
 Remarquez que, chez moi, tout, jusque dans ma peau,  
 Est petit et mesquin : rien n'est grand, rien n'est beau.  
 Nous voici, de plain-pied, dans la plus grande salle ;  
 Elle se prête à tout. C'est une succursale  
 De la salle à manger, quand je veux par hasard,  
 Aux amis, aux voisins offrir un balthazar.  
 On y danse ; on y joue aussi la comédie  
 Depuis que ce plaisir est une maladie.  
 A gauche, rien à voir ; sinon une cuisine,  
 De la buanderie aujourd'hui l'officine.  
 Laissons-la donc en paix et montons au premier  
 Par cette étroite et raide échelle de meunier.  
 Arrivés au palier, à gauche sont deux pièces  
 Où logent, tour à tour, amis, neveux et nièces.  
 A droite, ... chapeau bas ! c'est la chambre du Roi !  
 C'est mon palladium, c'est le temple du Droit !

Mes dieux lares sont là ; c'est le vrai sanctuaire  
 Et le lieu sacro-saint du pauvre octogénaire,  
 Qui croit, plus que jamais, adorer son pays  
 En y gardant le culte et des rois et des lys.  
 Si mon corps a fléchi, mes principes robustes  
 Restent incbranlés. Regardez ces deux bustes !  
 Oui, par tradition, je l'affirme tout net,  
 Pour moi voilà le Roi ! voilà Philippe sept !  
 Près de lui, de Chambord voici la douce image ;  
 Henri cinq fut mon roi ; bien plus, il fut un sage.  
 Chers princes exilés, depuis votre départ  
 Ce malheureux pays craque de toute part.  
 Le flot de l'anarchie écume, mugit, tonne !  
 Entendez-vous, bourgeois, sa voix rauque ? il entonne  
 L'ignoble *Carmagnole*, infâme chant de mort !  
 Que fait donc la police ? ... Elle écoute et... s'endort.  
 Citoyen radical, flatteur de la canaille,  
 Ton bloc, ensanglanté, ne dit plus rien qui vaille.



LA PRAIRIE.



Te voilà distancé ; l'anarchiste insolent  
Te conspue, et pour lui le pétrole est trop lent ;  
La guillotine, aussi, ne va pas assez vite :  
Mais, la chimie aidant, il a la dynamite !  
Armé de ce terrible et puissant explosif,  
Fou de rage, il attend le moment décisif  
Où, sans risquer sa tête, il pourra satisfaire  
Son incurable soif, la soif du prolétaire.  
Sa chère dynamite aura le dernier mot.  
Quant au gouvernement, présidé par un sot,  
Il ne lui reste plus une faute à commettre.  
Contre ces malandrins qui n'ont ni Dieu, ni maître,  
Inerte, bras ballants, suant toutes les peurs,  
Il n'ose pas sévir : ce sont ses électeurs !  
On peut donc, sûrement, sans être une Cassandre,  
Prédire que bientôt la France doit s'attendre  
Au branle-bas social, nouveau nonante-trois,  
Pis que son devancier, plus horrible cent fois !

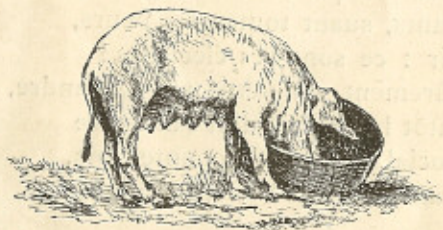
---

Foin de la politique ! En voilà bien assez.  
Par cette virago sans cesse pourchassés,  
Vite, entrons, pour la fuir, par cette belle grille,  
    Dans ma coquette basse-cour  
Où de nos animaux se trouve la famille.  
    Faisons-en promptement le tour,  
Dicux ! quel nombreux essaim ! La superbe volaille  
Se pourchasse au soleil ou gratte dans la paille.  
C'est l'arche de Noé ; ici nous possédons  
Poules, poulets et coqs, pintades et dindons ;  
Sans compter des canards l'escadre cancanière  
Et de nos blancs pigeons la troupe familière  
Qui répond à l'appel et, jusque dans nos mains,  
Vient picorer sans peur les miettes et les grains.  
Du bétail emplumé c'est la nomenclature.  
Quant au bétail à poil, il fait triste figure.  
    Voici la loge où dom Grognard  
    Se goinfre, dort... et fait du lard.  
Près de là : des lapins la troupe prolifique,  
    Gibelottes de l'avenir.



Un hôte imprévu peut venir,  
Il trouvera toujours ce plat démocratique.  
Jetons dans l'écurie un rapide coup d'œil ;  
Elle nous paraît triste et sombre, comme en deuil.  
Vers le fond, reposant sur sa fraîche litière,  
Rumine, en somnolant, notre vache laitière.

Ci-git : la place du cheval,  
Veuve, depuis vingt ans, de ce noble animal,  
De l'homme, dit Buffon, la plus belle conquête.  
Oui, quand l'homme a de l'or pour en faire l'emplette ;  
Oui ! quand il a du foin pour nourrir cette bête.



Jeune, fort et dispos, j'en avais un jadis ;  
Maintenant, c'est toujours *pedibus cum jambis*  
(Comme dit Tartarin) que vieux, faible et malade,  
J'accomplis, tristement, ma lente promenade.

N'ayant ni voiture, ni char,  
Veuve aussi la remise et vide le hangar !  
Je ne possède plus, en fait de véhicule,

Qu'un monocycle ridicule.  
Et je l'aime, pourtant, d'un amour sans égal,  
Puisque, pour m'en servir, je tiens lieu de cheval.  
Vous avez deviné, sans grand effort de tête,  
Que mon seul véhicule est ma chère brouette.

L'un traînant l'autre, tous les jours,  
Nous suivons des chemins les sinueux détours,  
Ratisant et sarclant, glanant les feuilles mortes,  
Les détritrus de toutes sortes.

La toilette finie, en la fosse à terreau  
Je vais vider, content, mon petit tombereau.  
C'est ma distraction suprême !  
Quand on n'a pas ce que l'on aime,



LES CANARDS.



Il faut aimer ce que l'on a.

— J'ai toujours pratiqué ce beau proverbe-là.  
Certes! J'aimerais bien avoir des équipages,  
Passer l'hiver à Nice et l'été sur les plages.  
Voyager comme un prince et vivre avec éclat;  
Mais, j'ai beau me fouiller! vu le piteux état  
Où se trouve aujourd'hui mon revenu modeste,  
Je me trouve assez bien où je suis, et j'y reste.

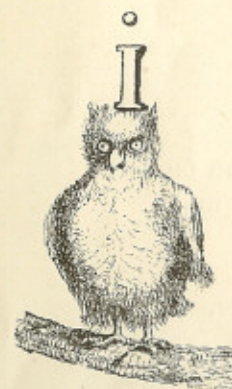
---





Un instant de repos, s'il vous plaît ! A mon âge  
 Il convient d'éviter un trop long surmenage.  
 Voilà, tout près de nous, deux jolis bancs jumeaux.  
 Nous pourrons voir, d'ici, jaillir les belles eaux  
     De notre admirable fontaine,  
     Vrai parangon de ce domaine ;  
 Cristal fluide et pur, élixir de santé  
 Qui fit de cet enclos un Éden enchanté.  
 C'est du coteau voisin qu'elle descend, rapide,  
 Cette source bénie, et fraîche et si limpide ;  
 Versant, à flots pressés et sans jamais tarir,  
 Les bienfaisantes eaux que nous voyons courir.  
 Leur murmure bruyant, en berçant mon oreille,  
 M'endort quand vient la nuit ; le matin, me réveille.  
 Cette eau fut autrefois, à mon premier printemps,  
 Un philtre capiteux, un breuvage excitant ;

Non pas pour canoter sur le fleuve du Tendre,  
 Oh ! rien de ce gai sport !... N'allez pas vous méprendre ;  
 Mais elle fit germer dans mon cœur virginal  
 Un amour excessif pour mon pays natal,  
 Pour mon beau Dauphiné, pour Claix, pour Furonnière  
 Et, par extension, pour la nature entière.  
 Vieillard, elle eut pour moi les vertus du Léthé  
 Et j'oubliai, par elle, un passé détesté.  
 Enfin, pour mon malheur ! changée en Hippocrène,  
 J'y puise avec effort, et j'en tire avec peine  
 Un pathos ennuyeux — sous prétexte de vers,  
 Une prose rimée à tort et à travers,  
 Et je m'éteins près d'elle, hélas ! sans espérance  
 De la voir devenir fontaine de Jouvence.  
 Croyez-vous qu'en prenant ce repos bien gagné,  
 Oublieux de mon but, je m'en sois éloigné ?  
 Détrompez-vous — voyez devant nous cette page,  
 Bien digne d'illustrer votre album de voyage.  
 Contemplez-la longtemps, et vous serez certain  
 Que, même étant assis, je poursuis mon chemin.  
 Détaillons cette vue comme elle le mérite.



ci — nouveau portail coiffé de clématite,  
 Flanqué par deux bouquets de plantureux sapins,  
 Vigoureux repoussoirs des chatoyants lointains :  
 A gauche, et recouvrant, en dôme, la fontaine,  
 Un vieux saule pleureur puis, un groupe de frênes ;  
 Là — dans ce frais gazon, vingt corbeilles de fleurs,  
 L'émaillent richement de leurs vives couleurs ;  
 Au second plan, surgit, comme un pauvre honteux  
 A la mine sordide, aux vêtements douteux,  
 Le pelé Rochefort, ce vieux roc que les mines  
 Décharnent lentement : puis les vertes collines  
 De Champ et de Jarrie aux contreforts boisés,  
 Par le soleil couchant paraissant embrasés ;  
 Mais, plus loin, de Prémol les noires sapinières  
 Font un contraste heureux à toutes ces lumières.  
 Tout près de là : ce sont les ravins de l'Oisans,  
 Visités, depuis peu, par mes quatre-vingts ans.  
 Et, comme dernier trait à ce gai paysage,



Trois beaux échantillons de nature sauvage.  
 Admirez ces géants ! leurs têtes dans les cieux  
 Terminent le panneau par leur blanche couronne,  
 Ils forment, réunis, un trio merveilleux.  
 Leurs noms sont : Taillefer, Champrousse et Belledone.

~~~~~  
 Je le dis franchement ; — trop souvent, dans ces vers,
 Mon pauvre esprit se montre ondoyant et divers.
 Mais qu'y faire, grand Dieu, si c'est dans sa nature
 De sauter d'un sujet à l'autre — à l'aventure ?
 Celui qui met un frein à la fureur des vents
 Devrait bien en mettre un à ses emportements.
 Si, courbé par les ans, mon faible corps flageole,
 En titubant cahin-caha,
 Mon esprit garde encor un bout d'aile. — Il s'envole,
 En butinant, par-ci par-là,
 Presque toujours la gaudriole
 Sans, pourtant, aller au delà.
 Ma verve, alors, devient folâtre
 Comme ce léger papillon,
 Qui part voletant du sillon,
 Et, tourbillonnant, vient s'abattre
 Sur la corolle de mes fleurs,
 De la rosée humant les pleurs.

J'imité cette allure et vais, de droite à gauche ;
 Et du champ qu'on laboure aux prés verts que l'on fauche,
 O prés dont le doux nom, plein de charmes pour moi,
 Me plonge en rêverie et dans un doux émoi.
 Il réveille, en sursaut, mes souvenirs d'enfance ;
 Surtout les plus ardents, — ceux de l'adolescence.

O joli coin

Où sur le foin,

Plein de jeunesse.

Dans la saison

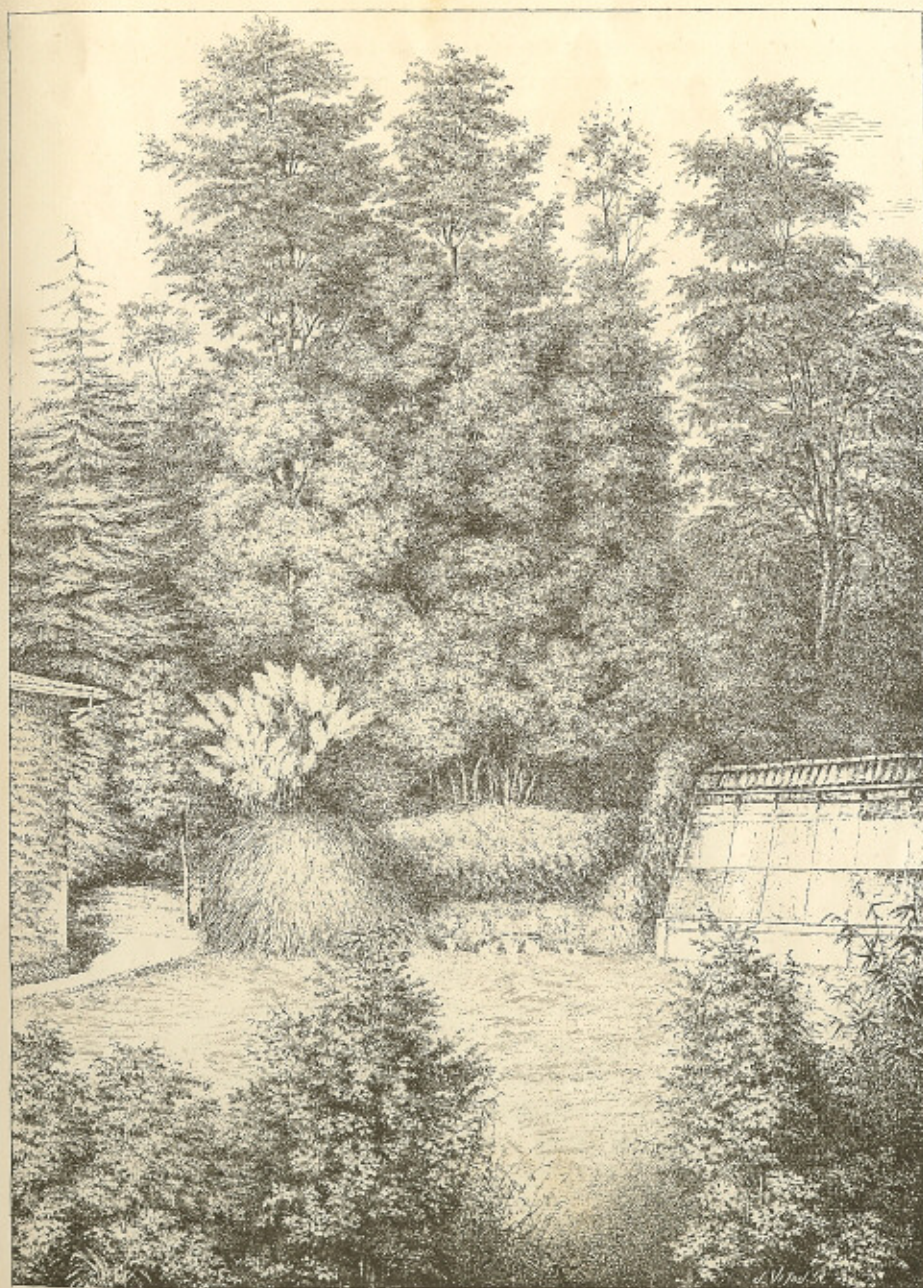
De fenaison,

Avec mollesse,

Je m'étendais

Et me roulais

Commé en ivresse !



LA SERRE.

Adieu ! cent fois adieu !! l'implacable vieillesse
De ces joyeux ébats, comme de tous plaisirs,
Ne laisse, dans mon cœur, que regrets ou désirs.
— Mais à propos de quoi, cette longue tirade ?
Est-ce de mon esprit encore une incartade ?
Quand je veux le mater, — fougueux et vagabond,
J'ai beau tirer la bride, il m'échappe, d'un bond.
Allons, vieux radoteur, laisse là cette antienne :
Pour tous, comme pour toi, c'est de l'histoire ancienne !
J'abuse, — c'est un fait, — de la permission !
En revenant sans cesse avec prétention
Sur le poids de mes ans, mon vieux corps, ma vieillesse,
J'ai dû vous assommer vingt fois, — je le confesse.
Aussi n'en parlons plus. — Je rentre dans le train
Et reprends mon petit bonhomme de chemin.

Où vais-je vous mener ? — Visitons notre serre !
Mais — que trouverons-nous sous ce long toit de verre ?
Comme les prés et les moissons,
Comme la lune et les saisons,
Les serres ont aussi leurs phases.
En hiver, celle-ci contient douze cents vases !
Mais, quand du rossignol ils entendent les chants,
Tous ces hôtes frileux prennent la clé des champs.
Ils partent, comme nous, en villégiature,
Respirer le plein air, rehausser la parure
Des gazons renaissants, — ou, devant nos maisons,
Montrer aux visiteurs leurs belles floraisons.
Donc — ici — rien à voir : point de fleurs ni d'arbustes.
Soulignons, toutefois, pour n'être pas injustes,
Ces boutures de choix que nous verrons grandir,
Et ces semis nombreux, espoir de l'avenir.
Ici tout est soumis à mes charmantes filles,
Ardentes au travail, pleines de cœur, gentilles.
Je leur abandonnai, — sûr de leur agrément
Ce splendide département,
Sans vouloir disputer des goûts ni des couleurs
...Et de l'intituler : Ministère des fleurs !
Quel bonheur de les voir, — au printemps, en automne,
Quand la serre est bondée, — étaler, en personne !

Le terreau... le fumier, dépotant, repotant,
Et — (dois-je l'ajouter?) toujours en jabotant!

Ah ! justice leur soit rendue !

Elles ont, toutes deux, la langue bien pendue.

Non pas pour les propos méchants,
Les ragots de salons, les potins, les cancans;
Mais, quand on les entend se donner la réplique,
Leur sujet favori n'est pas... la botanique.



JANE.

Histoire d'exercer la langue et les poumons;
A qui veut jacasser, — tous les sujets sont bons.
Les voyez-vous, — là-bas, — mes deux charmantes filles,
Pour bichonner nos fleurs, délaissant leurs aiguilles?
Tandis que Madelaine, avec un sécateur,
Coupe, sur un rosier, la branche qui se meurt,
Jane, tenant en main une baguette blanche,
Va donner un tuteur à la plante qui penche.
Tous les jours, cette vue, — en mon calme bonheur,
Vient réjouir mes yeux et réchauffer mon cœur.

Mais — de tous leurs travaux, — le plus long, le plus rude,
Celui qu'au jardinier on laisse d'habitude,
C'est l'arrosage, à fond, le matin et le soir
De mille pots à fleurs!... Aussi faut-il les voir,
L'arrosoir à la main, les jupes retroussées
Et, dans de lourds sabots grossièrement chaussées,
Aller, venir, puisant l'eau tiède des bassins.
La répandre, en rosée, au plus haut des gradins.
Je m'arrête. — Il faudrait griffonner un volume,
Épuiser mon esprit, — dix fois changer de plume,
Si je voulais ici vous conter en détail
Ce qu'exigent les fleurs de soins et de travail.
Les deux sœurs, — à ce jeu, — sont vraiment sans pareilles.
Voulez-vous en juger? Regardez leurs corbeilles.

Avec le visiteur de sa propriété

Le propriétaire est féroce !

Il n'est pas de recoin, de cul-de-basse-fosse
Qu'il ne fasse admirer jusqu'à satiété.
Vous pouvez, à bon droit, m'appliquer ce reproche ;
Je le comprends si bien, que je le mets en poche.
Pouvons-nous cependant rester à mi-chemin,
Parvenir jusqu'ici, puis négliger la fin ?
C'est impossible ! Alors, montons sur la terrasse.
Nous en possédons deux ; — une haute — une basse ;
Cette dernière est vue — et celle où nous allons
Est le plus élevé de tous les échelons

De ma belle petite cage,

Le troisième et dernier étage,

De notre ravissant enclos.

Il serait malséant de lui tourner le dos.
Nous retrouvons, ici, la grandeur et l'espace :
Les Alpes pour lointain et la Corniche en face.
Quelle toile de fond pour ce cirque imposant !
Quel merveilleux décor ! Par le soleil couchant,
Alors que, — s'estompant lentement dans la brume,
Tout s'éteint dans le bas, — dans le haut tout s'allume,
Et les derniers rayons paraissent plus ardents
Quand, sur les monts neigeux, ils s'éteignent, mourants.

La Corniche, au matin, comme une favorite,
 A du soleil levant la première visite;
 Coquette, — elle rougit quand son bel amoureux,
 Lui dardant ses rayons, l'embrase de ses feux.
 Pour moi, je suis épris de mon beau promenoir
 Où je viens — sur ce banc — respirer chaque soir.
 C'est ma loge de choix, — c'est mon fauteuil d'orchestre!
 Je nargue l'Opéra devant ce site alpestre;
 Et même sa musique! — Écoutez ces chansons!
 Mésanges et serins, fauvettes et pinsons
 Préludent au concert, dès l'aube matinale.
 Puis se joint à leurs chants la flâneuse cigale;
 On entend même le grillon,
 Quand vient du soir le crépuscule,
 Blotti dans le creux du sillon
 Lancer son trille minuscule.
 Mais, seul, le rossignol, ce fort ténor des bois,
 Dans le calme des nuits, fait entendre sa voix.

Bon! — Voilà maintenant que j'entame une idylle!
 Poursuis donc ton chemin par trop long, — imbécile!
 Eh! oui — Je voudrais bien doubler le pas — courir,
 Vous sevrer de mes vers ennuyeux à mourir;
 Mais la muse me tend, au lieu d'une trompette,
 Tantôt un chalumeau, tantôt une musette.
 Je brise ces engins et, partant du pied gauche,
 Tout ce qui reste à voir, — en courant — je l'ébauche.
 C'est, d'abord, le grand mur qui nous sert de clôture
 Où cinquante espaliers étalent leur ramure
 Puis, dans ce terrain frais, meuble et bien abrité,
 Des fruits que l'on recherche en leur précocité.
 C'est ici de l'enclos la petite Provence.
 Tout y mûrit à point, et quand l'hiver s'avance,
 Je viens, au bon soleil de ce tiède cagnard,
 Réchauffer mes vieux os, comme un simple lézard.
 A deux pas, — sous nos yeux, — un canal long et large,
 Deux bandes de gazon forment sa double marge;
 C'est le trait d'union entre deux grands viviers
 Où des poissons divers frétille par milliers.
 Au midi; — sur le mur qui soutient la terrasse,

Court un treillage épais recouvrant sa surface;
 Admirez, — suspendus, entre les échelas,
 Les gros grains mûrés de nos beaux chasselas
 Des pampres vigoureux, montant en escalade,
 Viennent de ce chemin tresser la balustrade,
 Où l'on peut voir aussi d'innombrables raisins
 Que je viens déguster presque tous les matins.

.....
 Ici s'arrêtent les vers écrits par M. Serres, qui a été enlevé subitement à l'affection des siens le 19 février 1893. Cinq jours avant sa mort, il composait encore ces dernières lignes.

G. B.

Voici la fin de *Furonnières*, qui a été retrouvée dans les notes de M. SERRES, après l'impression de ce qui précède :

Ici tout étant vu, regardons autre chose.
Armez-vous de courage et forcez-en la dose,
Car dans ce parallélogramme
Sont enfermés mon cœur, mon esprit et mon âme,
Et, dans ces deux hectares,
Ma famille et mes Lares !
Lorsque dans mon vieux coche on se laisse emballer
Je vous l'ai déjà dit : il faut tout avaler,
Mes vers de mirlitons et mon affreux grimoire.
Quand le vin est tiré, ne faut-il pas le boire ?
Parcourons, lestement, derrière la maison,
Ce bois qui jusqu'à nous étend sa frondaison.
Trente arbres tout au plus de différente essence
Composent ma forêt, elle est loin d'être immense !
Très espacés entr'eux, tout à fait au hasard,
Ces arbres sont plantés sans symétrie, sans art.
Ce bois, convenez-en, est de belle venue,
Il n'a qu'un seul défaut, c'est son peu d'étendue :
Mais tout est relatif. Par rapport au château,
C'est un bois de Boulogne ou de Fontainebleau !!
Revenant sur nos pas, nous heurtons une échelle.
Holà ! me dites-vous, mais à quoi donc sert-elle ?
Cette échelle est pour nous le plus court des chemins
Pour aller visiter nos aimables voisins ;
Et quand je dis voisin, je dis aussi voisines,
Car toujours on en vit, là-haut, et de divines !
Les plus fines beautés que j'ai jamais connues,
Par cette échelle là cent fois sont descendues,
Venant serrer la main calleuse du vieillard,
Savoir si le cher Oncle est toujours très gaillard !

Je ne vous ai pas dit qu'à leur admirateur
Elles avaient donné ce sobriquet flatteur,
Qu'elles m'appellent : l'Oncle ! et que dans le village
Ce nom m'est appliqué, qu'il me reste en partage.
J'ai hâte d'arriver à ce bosquet charmant.
Du bois que nous quittons c'est le joli pendant :
Sous un capricieux fouillis de mille branches
Le sol est tapissé de lierre et de pervenches ;
De charmants souvenirs pour moi c'est une mine !
Tout près de la cascade et du mur en ruine

Je me mettais en chasse.

Hélas ! comme tout passe !

Mais je suis remplacé ; ma fille Geneviève
En Diane chasseresse, en digne fille d'Ève,
S'emparant du fusil, comme fruit défendu,
A belles dents, ma foi, s'y trouve avoir mordu.
Oh ! qui m'eût dit d'avoir, vieux magot, vieux gorille
Pour toute descendance un si beau brin de fille !
Ah ! si l'homme pouvait lire dans l'avenir ?...
Sœur Anne, réponds-moi, ne vois-tu rien venir ?
Voilà le cri du cœur de tout homme qui pense
Et qui de ses malheurs attend la récompense !
J'ai mes quatre-vingts ans bien sonnés, révolus.
D'ordinaire, à cet âge, on est mort ou perclus :
Hé bien, je vous dirai, ceci n'est pas un conte,
Que plus mon corps s'affaisse et plus mon esprit monte
La brouette à la main, je marche à pas comptés
Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.
Ce vers n'est pas de moi (le plagiat me blesse),
C'est du Boileau tout pur, ici je le confesse
Mais j'aime à faire emprunt aux poètes anciens,
Leurs vers, sans contredit, valant mieux que les miens.

De retour de ce long voyage,
De cette course à vol d'oiseau
Vite rentrons dans notre cage,
Comme fait le prudent moineau
Aux approches d'un grand orage.

Si mes vers n'ont pas eu la chance de vous plaire
Attribuez-le, cher Lecteur,
A la vieillesse de l'auteur,
De l'impuissant octogénaire.

De son travail, fini, signé puis paraphé
N'allez-pas, dédaigneux, faire un autodafé.
Ce qu'on aurait bien pu placer en épigraphe
Ah ! ne le forcez pas de mettre en épitaphe
Sur son indigeste factum :

Non licet omnibus adire corinthum !

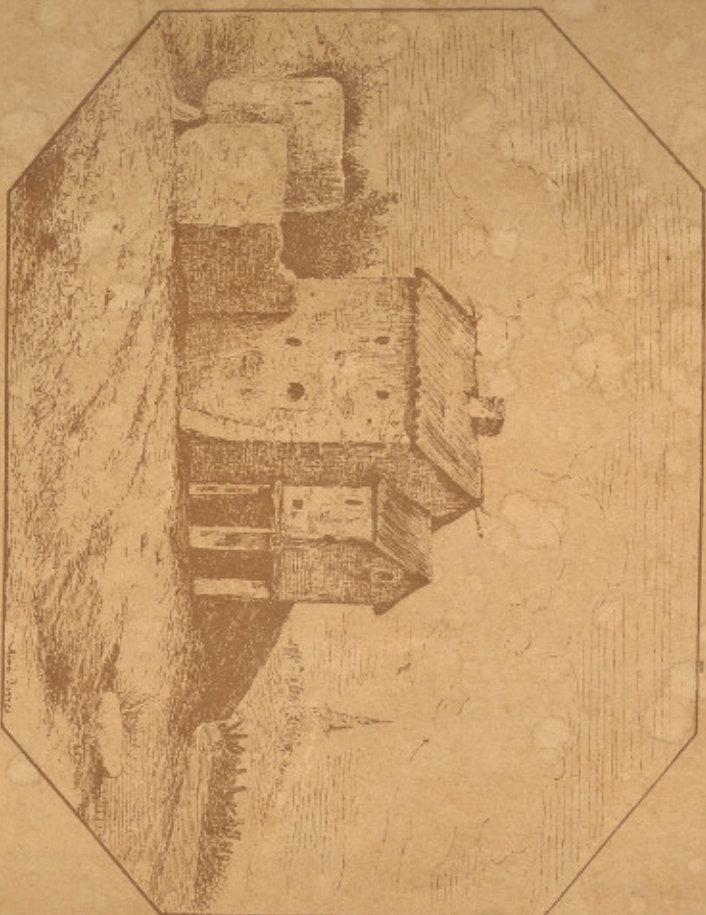
Et si de vos faveurs vous le croyez indigne,
Plaiguez-le, tout au moins, car c'est le chant du cygne.

AIMÉ SERRES

Furonnières

AVEC SEIZE GRAVURES

DESSINÉES PAR L'AUTEUR



ÉD. CRÊTE

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

CORBEIL (S.-et-O.)

1893

à M. de la Roche-Beaucourt

Secrétaire de la Cour

M. de la Roche-Beaucourt

Furonnières